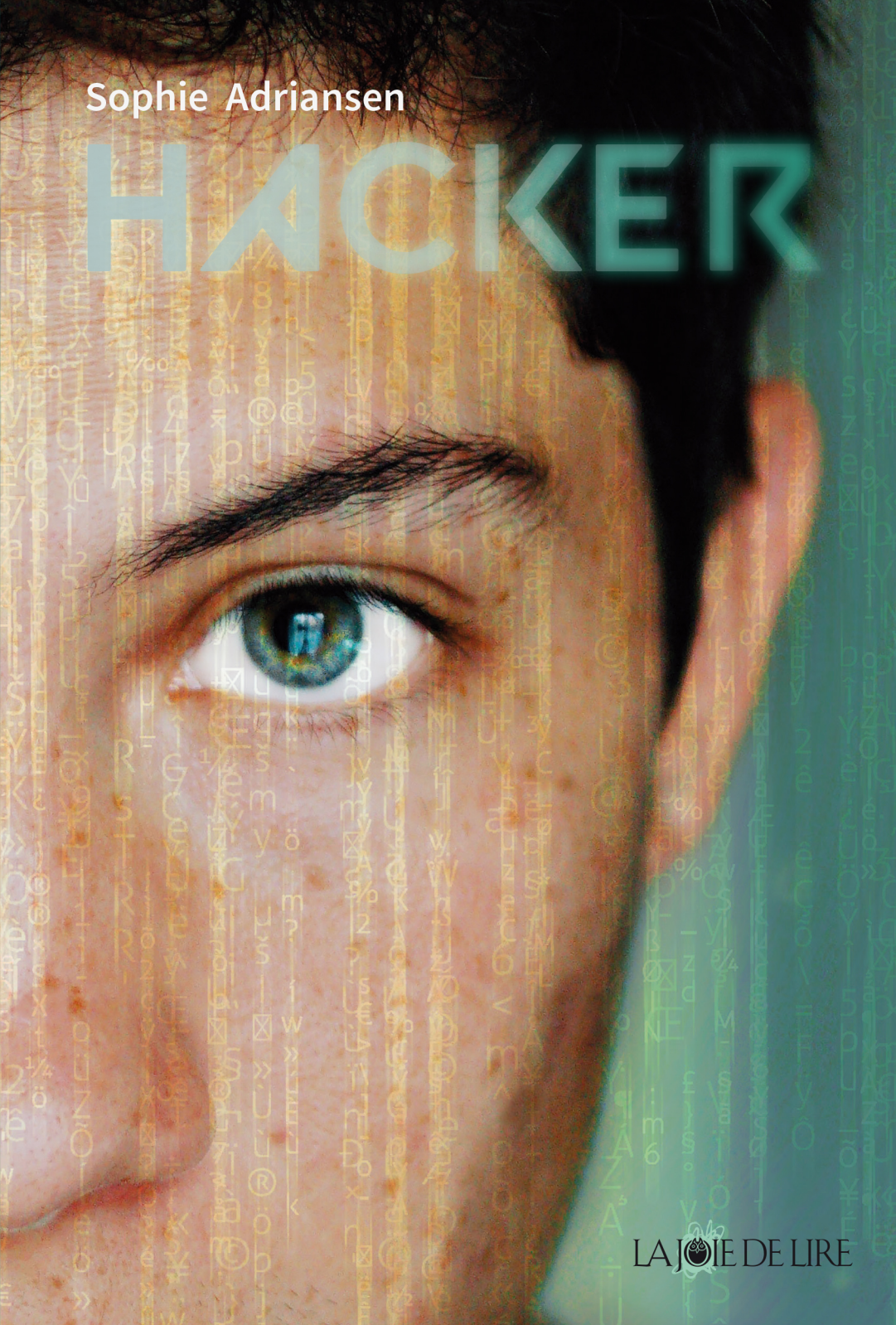
Sophie Adriansen

HACKER



LA JOIE DE LIRE

Sophie Adriansen

HACKER

EXTRAIT
en cours de relecture

LA JOIE DE LIRE
depuis 1987
ENCRAGE

QUELQUE PART SUR LE DARK WEB

Dolus : Salut.
Escrow : Salut.
Dolus : Qu’est-ce qu’on a ?
Escrow : Une compagnie aérienne.
Dolus : Cool. Ça sent bon.
Escrow : Ouais c’est sûr, les voyages, ça écrème.
Dolus : T’as déjà pris l’avion, toi ?
Escrow : T’as pas besoin de savoir ça.
Dolus : Ok.
Escrow : Et toi ?
Dolus : Non, jamais.
Escrow : Ok, je te passe le file et tu fais le transfert ?
Dolus : Yes.
Escrow : Go.

SEPTEMBRE 2006

— C'est lui !

— T'es sûre ?

— Mais oui, je te dis.

— Je le pensais plus… Je sais pas. Plus grand. Plus musclé.

— Arrête, il est hyper charismatique.

— Tu dis ça à cause de ce que tu sais.

— Non. Quand il a su que j'allais faire ma prépa ici, mon cousin m'a juste dit : « C'est le bahut de Flow, le Bill Gates des Mimosas ». « Charismatique », ce n'est pas le premier adjectif que j'utiliserais pour définir Bill Gates.

— Je vois pas à quoi il ressemble… C'est le patron de Microsoft, c'est ça ?

— Yes. Monsieur PC.

Berna observe le garçon que lui a désigné Méline. Pas petit mais pas hyper grand non plus. Un visage plutôt passe-partout, avec un reste d'acné et des poils châtains qui décorent son menton. Ses cheveux sont bruns courts, avec une mèche plus longue sur le devant, qu'il envoie régulièrement sur le côté. Il porte un jeans délavé au niveau des cuisses et une veste de base-ball à l'Américaine, bleu

marine à manches blanches. Il n'a rien de spécial, pourtant Berna est bien forcée d'admettre qu'il a une classe folle. Une certaine incarnation du terme « charisme ».

Il efface totalement le beau gosse qui se tient à ses côtés. Celui-là est grand avec un regard profond, le visage lisse et imberbe sans qu'on ne doute ni de son âge ni de sa virilité. Ils ont l'air potes, même s'il suffit de les observer quelques minutes pour comprendre qui a de l'ascendant sur l'autre. Mais est-ce si surprenant ? Florian, alias « Flow », a de l'ascendant sur à peu près n'importe qui.

— Laisse tomber, ce mec-là peut avoir qui il veut, lâche Berna.

— Justement, s'exclame Méline. C'est pour ça que je vais faire ce qu'il faut pour qu'il me veuille *moi*.

L'ENTRETIEN

— Pensez-vous que les choses auraient été différentes si vos parents avaient exercé d'autres professions ?

— Votre question est étrange… Je ne me la suis jamais posée. Mais c'est sûr que si ma mère avait été… disons, prof de français plutôt qu'assistante sociale, et si mon père avait été paysagiste, ou même ingénieur en environnement plutôt qu'en informatique… peut-être que je me serais passionné pour les dauphins ou la poésie, qui sait ?

SEPTEMBRE 2006

— On rentre ensemble ?

— Ouais, on reprend les bonnes habitudes.

Pour la troisième rentrée consécutive, Florian et Pierre sont dans la même classe. Le premier jour de seconde, ils se sont retrouvés assis côte à côte. Avant que le prof fasse l'appel, ils se sont présentés par leurs surnoms :

— Flow.

— Cool, ton blaze. Moi c'est Pedro.

Pedro habite aux Mimosas, la cité au pied de laquelle se trouve la maison de Flow. Rentrer par-là fait faire un petit détour à Pedro, quoiqu'il affirme le contraire. Un jour, Flow a vérifié : 660 mètres de plus en passant par chez lui – l'alternative étant de traverser le parking du Leclerc. Le résultat l'a fait marrer, à un 6 près c'était la signature du diable, et ça ne l'aurait pas étonné. Il ne l'a pas fait remarquer à son pote. Il sait ce qui motive Pedro : l'espoir qu'un jour, il l'invite à entrer.

— Ils ont commencé direct à nous mettre la pression, t'as vu ? s'exclame Pedro.

Les profs les ont prévenus : l'année est capitale. Ils n'auront pas trop des trois trimestres pour voir le programme. Avec

le bac en ligne de mire, il faut travailler dans toutes les matières.

— Et l'examen est anonyme, a rappelé monsieur Josselin. Ça veut dire qu'il n'y aura plus de passe-droits.

Florian a tiqué. Ceux qui étaient en première avec lui aussi.

L'an dernier, Flow a réparé l'ordinateur portable du prof d'histoire. Celui-ci était catastrophé, il pensait avoir perdu une partie de ses données. Florian a tout restauré et le prof s'est ensuite comporté avec lui comme si son élève l'avait sauvé de la noyade. Aux yeux de tous, Flow est devenu le chouchou.

Un chouchou dont on ne peut même pas se moquer. Mais qui a fait jaser, ça s'est su, jusqu'en salle des profs.

Pedro marche côté caniveau. Il n'y a jamais vraiment prêté attention mais c'est toujours comme ça. Pedro est beau et grand, mais à cause de Flow il se sent souvent petit et laid. Moins grand et moins beau, en tout cas. Alors après l'avoir raccompagné, Pedro va faire le caïd en bas de chez lui, histoire de rebooster sa confiance en lui. Leur amitié est un atout à double tranchant. Avec les filles, par exemple. En troisième, Pedro a compté, il a été célibataire seulement onze jours sur l'année. Depuis qu'il fréquente Flow, les meufs avec qui il sort n'attendent pas deux heures pour lui parler de son pote. Résultat : Pedro ne sait jamais s'il leur plairait sans Flow dans son sillage.

En cours, Pedro est bon, très bon même, toujours dans le trio de tête, mais ceci au prix d'efforts constants. Il sait

que c'est sans bosser que Flow le dépasse dans les matières scientifiques. Lorsqu'il peine sur un sujet, ça lui file parfois la rage.

Quand Pedro a rencontré Florian pour la première fois, il a eu envie de le détester. C'était tellement tentant ! Et puis comme tout le monde, il est tombé sous le charme. Un cerveau pareil chez quelqu'un qui vient des Mimosas, ça n'est pas si courant. D'autant que Flow semblait l'estimer.

Pedro ne regrette pas son choix. « Le meilleur pote de Flow », c'est mieux que rien du tout, comme identité.

Il connaît même un paquet de mecs qui l'envient.

MADAME MURAIL

Je pensais que l'escadron mobilisé à six heures du matin, c'était pour les criminels en fuite, les trafiquants, ceux qui vivent sous une fausse identité. Je pensais que se faire défoncer la porte d'entrée, c'était quelque chose qui n'arrivait que dans les films.

Et puis ça a eu lieu. Chez moi. Quand j'ai entendu la porte craquer, j'ai pensé qu'on entrait pour nous cambrioler ou nous tuer. Je sais, c'est absurde. Mais je suis comme tout le monde, une fois de temps en temps je regarde un thriller à la télé, le soir, dans le salon mal éclairé.

Je n'oublierai jamais ce bruit-là. Une porte, ça ne résiste à rien. Dans la nouvelle maison, on en a fait mettre une blindée dès qu'on est arrivés. Et je ne dors plus jamais sur mes deux oreilles, malgré les comprimés. Est-ce que la porte blindée résisterait mieux ? Je n'arrête pas de me poser la question. D'après le fabricant, oui, évidemment. Il faut bien qu'il justifie son prix – c'est cher, une porte blindée, vous savez ça ? Quand j'ai repris mes esprits, je me suis demandé pourquoi ils n'avaient pas sonné. Tout simplement. C'est bête, hein, mais j'aurais ouvert. La police sonne, j'ouvre.

Je suis une citoyenne obéissante. Disciplinée. Et je n'ai rien à me reprocher.

J'ai pensé à l'assurance, aussi. Je me suis questionnée, est-ce qu'elle peut jouer dans un cas comme ça ?

C'est terrible de ressentir de la peur dans l'endroit qui est d'ordinaire notre refuge contre le reste du monde. J'ai eu peur chez moi. Pour les miens, et pour moi.

Et puis, que voulez-vous que je vous dise… Il n'était pas en fuite, mais c'est bien un criminel qu'ils sont venus chercher. Un trafiquant. Qui, en ligne, sévissait sous de fausses identités.

Et moi, je n'allais pas renier mon fils.

SEPTEMBRE 2006

Florian salue Pedro avant de refermer la porte de chez lui. Sa maison est un beau pavillon, avec un petit jardin à l'avant et un plus grand à l'arrière. Un bon endroit pour faire des soirées. Flow ignore ce que son pote imagine exactement – que sa chambre ressemble à la caverne d'Ali Baba, à la tour de contrôle d'un aéroport ou à un mélange des deux. Il sait qu'il fait naître tous les fantasmes, les têtes se tournent quand il traverse la cour, quand il entre au CDI – et plus encore quand il pousse la porte de la salle informatique. Il sait aussi que l'argent est une composante de leur amitié. Pedro ne pourrait pas faire autant de trucs avec lui s'il ne payait pas pour eux deux à chaque fois. Ça lui va, lui aussi y trouve son compte.

Mais le faire entrer, ça n'arrivera pas.

Florian monte en vitesse allumer les ordinateurs à l'étage puis redescend poser des carrés de chocolat sur les tranches de pain de mie et mettre l'assiette dans le micro-ondes. Il exécute ses gestes comme un robot, c'est un rituel qui reprend, il est content de le retrouver.

Il sait qu'il a peu de temps devant lui. Même si sa sœur,

Noëline, n'est plus là cette année, ses parents vont faire l'effort de rentrer tôt pour savoir comme s'est passée cette première journée.

Ça ne loupe pas. À peine a-t-elle posé son sac à main sur le meuble de l'entrée que sa mère le bombarde de questions :

— Alors, tu as qui en maths ? En sciences ? En philo ? lui lance-t-elle depuis le rez-de-chaussée.

Ils ne se sont pas croisés au lycée et c'est aussi bien. Florian prend vingt secondes pour prévenir qu'il se déconnecte et suspendre l'opération en cours. Puis, tout en descendant l'escalier, il égrène les noms des profs que sa mère connait si bien :

— Pinelle, Maléo, Labbé.

— Labbé ! Oh la tuile, commente-t-elle.

— Bof, on s'en fiche, c'est un tout petit coeff.

— Mais il ne faut négliger aucune matière ! Vous jouez votre avenir cette année. Ils ne vous l'ont pas dit aujourd'hui ?

— Si, ils ont fait que ça.

Depuis toujours, Florian s'entend dire qu'arrivera un moment où ses facilités ne suffiront plus. Depuis toujours, elles suffisent. Il ne voit pas pourquoi ça changerait.

En attendant, sa mère a fait un gratin de pâtes, pour elle autant que pour lui, devine Florian. Elle aussi a fait sa rentrée au lycée aujourd'hui. Dans le lycée technique qui jouxte celui de Florian et où elle a travaillé pendant huit ans. Gros changement.

Son père, fidèle à lui-même, lui pose quelques questions

réglementaires tout en remplissant les assiettes. Florian trouve ça bizarre d'être seulement tous les trois maintenant que Noëline a son appart. Il va devoir s'y habituer.

Aussitôt le repas terminé, Florian remonte en annonçant qu'il est crevé et personne ne s'en étonne.

— Bonne nuit, lance-t-il en se penchant par-dessus la rambarde vingt minutes plus tard.

— Bonne nuit, lui répond-on en chœur, d'en bas.

Florian compte jusqu'à quinze et rallume les ordinateurs.

L'ENTRETIEN

— Vous sauriez dire comment tout cela a commencé ?

— Je crois, oui. L'année de mes huit ans, je me suis cassé le tibia en faisant du skate derrière la maison. Au même moment, en Allemagne, trois étudiants en informatique ont conçu un des premiers jeux multi-joueurs en ligne. Ils lui ont donné le nom de l'os voisin de celui que je venais de me fracturer : *Péroné*. C'est mon père, toujours à la pointe en informatique, qui me l'a fait découvrir. Le jeu venait de sortir. Des tas de gens y jouent encore vingt-cinq ans après sa création. Niveau graphisme, on fait tellement mieux maintenant ! Niveau effets sonores aussi… Niveau tout, en fait.

Mais je serai toujours attaché à ce jeu et au souvenir que j'en ai, car grâce à lui j'ai découvert un sentiment nouveau : celui d'être connecté. Je n'étais plus tout seul. C'était quelque chose de très fort. Comme si grâce à l'ordinateur, j'avais un ami que je pouvais contacter n'importe quand. Comme si je détenais un pouvoir spécial que je pouvais activer à la demande.

Quand j'avais une mauvaise note en géographie, je jouais. Quand je perdais des billes auxquelles je tenais contre

Joachim à la récré, je jouais. Quand la fille dont j'espérais un regard me passait une fois de plus devant sans me calculer, je jouais. Chasser des monstres. Recourir à des sorts magiques. Utiliser de nouvelles armes. Parcourir le continent en vivant un tas d'aventures. Ça me permettait de me défouler. De tuer Joachim, la fille, et même le maître en éliminant des chiens, des rats ou des démons. M'allier avec d'autres joueurs, échanger des armes, me sentir riche, entouré et glorieux face à l'écran. Ça me remontait le moral. J'étais nul en bagarre à l'école, je n'avais jamais vraiment aimé ça, mais me battre contre une machine, j'ai tout de suite adoré. Et très vite, je ne l'ai plus fait que pour gagner.

Mes parents étaient satisfaits. À plusieurs reprises, je les ai entendus dire qu'au moins ils savaient où j'étais. Que comme ça je n'allais pas traîner dehors avec on-ne-savait-qui et faire des conneries. Dans la cité derrière la maison, c'était à cet âge-là que les gars commençaient les bêtises.

Ça devait m'empêcher de faire des conneries, ouais… Sauf que moi, j'ai tout de suite tellement aimé l'ordinateur que c'est avec lui que je me suis mis à en faire.

UN SOUVENIR

Simon a un nouveau jeu de société. Il s'appelle *Risk*, c'est un jeu de conquête stratégique de la planète, le plateau représente un planisphère, avec les continents dans des couleurs différentes, et les pions sont des militaires qui sont simplement sur leurs deux jambes, sur un cheval ou derrière un canon.

— On y joue ?

— Non, répond Simon, t'as pas l'âge.

Il pointe du doigt une mention sur la boîte : il est écrit « à partir de 10 ans ».

Simon a dix ans. Moi neuf.

Il se moque.

— Tu comprendrais rien, insiste-t-il.

— Je comprendrais tout, tu veux dire. L'intelligence, c'est pas une question d'âge. T'as pas vu *Wargames* ?

Simon fait une grimace.

— C'est quoi ?

— Un film. Laisse tomber. T'as un ordinateur ?

— Ouais mais c'est à ma mère.

— T'inquiète, je fais hyper attention. Je vais te montrer comment je sais m'en servir et après tu diras plus que je peux pas comprendre ton jeu. Même si j'ai que neuf ans.

— Ouais mais…

— T'inquiète, je te dis. Mon père aussi il a un ordinateur, et il me laisse en faire depuis avant mes huit ans. *Péroné*, ça te dit quelque chose ?

— L'os ?

— OK, c'est pas grave. Bon alors, tu me le montres, cet ordi ?

Simon n'ose pas me dire non mais je vois bien qu'il n'est pas rassuré. Alors, pour le tranquilliser une bonne fois pour toutes, je lui dis :

— Si jamais y a un problème avec l'ordi de ta mère, je te donne celui de mon père en échange.

C'est n'importe quoi mais ça marche. Il se détend et m'emmène enfin jusqu'à l'ordinateur familial, installé dans un coin de la chambre de ses parents.

Je l'allume. Je ne demande rien à Simon. J'agis comme si cet ordinateur était le mien et que je l'avais déjà utilisé cent fois. Dans mon dos, je sens bien que Simon est impressionné.

— Alors ? Tu crois toujours que je peux pas comprendre ton jeu pour enfants ?

Simon ne quitte pas l'écran des yeux. Il est fasciné.

— Tu pourras m'apprendre ? me demande-t-il.

— Ça dépendra de qui gagne la partie de *Risk*.

L'ENTRETIEN

— Votre père ou votre mère ne vous surveillaient pas ?

— Mes parents ne se sont jamais vraiment intéressés aux jeux auxquels je jouais. J'imagine que pour eux, tout était aussi innocent que *Super Mario* ou *Zelda*. Ils n'avaient aucune idée de la violence que peut contenir un jeu de rôle. Moi, cette violence, je la recherchais. Je la kiffais. *Péroné*, c'est hard. On fait saigner et on saigne aussi. Les joueurs sont sans pitié parce que les concepteurs l'étaient avant eux. Ce jeu demande une vraie réflexion. La mort coûte. La progression s'anticipe. Tout se calcule. Une vie n'est pas juste une histoire de champignon à cogner avec sa tête pour grandir. Les personnages sont complexes, l'expérience est précise. Gagner des niveaux est hyper difficile. Certaines portes sont quasiment infranchissables. La victoire se mérite. Quand on obtient une récompense, on la savoure. Des cris de joie, j'en ai poussé. De vrais cris. De la vraie joie. Jamais rien dans ma vie ne m'en avait fait ressentir avec une telle intensité.

Des cris de joie pour avoir gagné un niveau, ou pour avoir échappé à la mort.

Il y a des forums entiers, des pages et des pages de discussions rien que sur ce jeu. Des conseils, des astuces, des leviers,

des propositions de coalitions, des stratégies partagées, du marchandage de secrets, du bluff, des menaces de mort. Il y a des amitiés réelles qui naissent grâce au jeu. Des rivalités immuables aussi. Les joueurs à succès ont des fans. Les fanclubs regroupent des dingues, tellement passionnés par leurs idoles que c'en devient flippant. Ils n'hésitent pas à les harceler pour obtenir de l'aide ou une démonstration de respect. Il y a tout autant de dingues qui se liguent contre les stars du jeu, qui les traquent, qui mettent en place des stratagèmes pour les ralentir – voire les anéantir complètement.

Récemment, j'ai lu dans un article que *Péroné* compte encore plus de 500.000 joueurs actifs. Dans 200 pays. Des solitaires, des ermites, ou des pères de famille insoupçonnables.

En vrai, ce genre de jeu peut rendre fou. Parce qu'il obsède. Qu'il pousse à explorer les moindres recoins du continent et force à jouer avec ardeur. Il y a 999 niveaux débloqués, et un type qui vit au Brésil a réussi à atteindre le dernier après neuf ans de jeu intensif. Neuf ans. Il a tenu la distance et a résisté aux complots de ceux qui tuaient toutes les créatures de son environnement pour qu'il ne puisse plus collecter l'XP[1] nécessaire à sa progression. La jalousie, c'est un truc de malade.

Je connaissais des gars qui séchaient le lycée pour passer la matinée à jouer. D'autres séchaient déjà le collège. Quand on est à fond dans le game, la vie réelle passe après. Et ça, c'est dangereux.

1. L'expérience

SEPTEMBRE 2006

Chaque jour, dans la cour, Méline le regarde. Florian s'en est vite rendu compte. Et ça l'intrigue, parce que cette fille ne le mate pas comme les autres, il dirait plutôt qu'elle *l'observe*. Il ne saurait même pas dire s'il lui plaît ou s'il s'agit de tout autre chose. En tout cas, il intéresse une fille de prépa, et ça, c'est d'autant plus appréciable que les cours l'ennuient. La philo, par exemple, ça semble enrichissant, les questions posées donnent à réfléchir, mais le prof, Labbé, maîtrise l'art de rendre compliqué ce qui devrait être simple.

Aujourd'hui, comme tous les jeudis, ils n'ont qu'une heure pour déjeuner, alors Flow et Pedro sont au self.

— Tu sais de quel pays ça vient, ça ? demande la fille qui pousse son plateau avant Florian, en désignant les deux nems posés dans leur coupelle.

— Ben…de Chine, non ?

La fille est brune, les yeux en amande ; il a l'impression de la connaître. Elle secoue la tête.

— Perdu, c'est vietnamien.

Flow réalise que la forme de ses yeux vient de ce qu'ils sont bridés. Cette fille est métisse. Eurasienne.

— T'es Vietnamienne, c'est ça ?

— C'est une question trop personnelle, désolée, lâche la fille avant de tendre sa carte de self à la femme assise derrière la caisse.

« Trop chelou », pense Flow en la regardant s'éloigner tandis qu'il fait valider son repas à son tour. La fille va s'installer à côté de celle qui le mate dans la cour. Ça y est ! Florian fait le lien. Il note mentalement l'emplacement de leur table. Les post-bac mangent toujours dans le même coin. Pourquoi n'y a-t-il pas pensé plus tôt ?

Le lendemain, à la surprise de Pedro, habitué à ne pas déjeuner deux jours de suite au même endroit, Florian décide de nouveau d'aller au self.

Les filles sont à la même table que la veille, entourées de places libres.

— On peut se mettre là ? demande-t-il avec assurance, une fois son plateau garni.

Elles se consultent du regard avant d'acquiescer.

— Aujourd'hui, je sais d'où vient mon plat, fanfaronne Florian pour lancer la conversation.

Et il fredonne le refrain de *L'Italiano* de Toto Cutugno, avant d'attaquer son assiette de macaronis à la sauce bolognaise.

— Encore perdu ! répondent les yeux en amande. À la base, les pâtes alimentaires viennent de Chine.

Sa copine se marre. Florian est un peu vexé.

— Tu veux dire que tout ce qu'on mange est asiatique, d'une manière ou d'une autre ?

Elle hausse les épaules et leur apprend qu'elle s'appelle Berna. Sa copine, c'est Méline.

— Et alors, la prépa, se renseigne Pedro, c'est pas trop dur ?

Les profs le poussent à y aller l'an prochain. Maths sup puis maths spé. Ses parents aimeraient autant qu'il bosse : s'élever de sa condition, c'est bien, mais contribuer aux ressources du foyer, c'est encore mieux.

— Faut juste supporter qu'on nous dise toute la journée qu'on est la future élite de la nation, tout en ne nous mettant jamais plus de 5 sur 20, répond Méline. À part ça, ça va.

Florian l'observe – chacun son tour. De près, elle ne ressemble pas tout à fait à ce qu'il avait imaginé. Elle est plus… consistante.

Et elle est vraiment belle.

Elles sont en hypokhâgne. Elles sont sympas. Et aucune des deux n'a l'air de prendre Florian pour autre chose qu'un élève de terminale qui déjeune avec son pote, Pedro. Flow n'est même pas tenté de sous-entendre qu'il a de l'argent et qu'il touche en informatique. Même pas tenté de se vanter. C'est reposant.

— Demain on teste le resto thaï en face du lycée, ça vous dit ? demande Méline, tandis qu'ils se lèvent pour débarrasser leurs plateaux.

Berna la regarde avec de grands yeux.

— Ben quoi ? fait Méline. Ça change rien, en fait.

Les garçons acceptent. Rendez-vous est pris pour le lendemain à la sortie des cours. De toute façon, le samedi

midi, le choix est limité, seuls les internes et ceux qui n'ont pas d'alternative restent manger à la cantine, alors c'est souvent plat unique. Un resto avec deux filles belles, intelligentes et certainement majeures, en tout cas plus âgées qu'eux, c'est un concept totalement nouveau.

Et ça ne se refuse pas.